

L'Été
retrouvé

Du même auteur chez À vue d'œil :

L'Ensoleillée

Dany Rousson

L'Été
retrouvé



© Presses de la Cité, un département de Place des
éditeurs, 2018.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0269-0

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Entre les branches des arbres, les rayons de soleil dansaient avec vivacité. Ébloui, Lazare Castille fronça les yeux. Le camion prit la route de Barjac. Ce dimanche, le printemps était radieux, la campagne épanouie diffusait des effluves fleuris. Le coude à la portière, Lazare rentrait chez lui. Ce célibataire plaisait aux femmes. Sa haute taille et ses larges épaules lui donnaient de la prestance. Il n'était pas vraiment beau malgré son grand sourire, son regard franc, ses yeux rieurs, et ses cheveux bruns mi-longs à contre-courant de la mode. Mais Lazare, c'était le charme et le naturel en personne. Un charme dont il n'était pas conscient, lui l'homme simple et modeste. Rien ne lui plaisait

plus que d'attraper son sac à dos et, lorsque le jour se lève à peine, de partir marcher des heures dans la garrigue. Dans le silence. Ici, la nature était une belle inspiratrice, source de bien-être et d'apaisement.

Il observa les vignes de la vallée de la Cèze dont les sarments pointaient langoureusement. L'été s'annonçait chaud, le vin serait sûrement très bon cette année encore. Ses amis vigneronns se disaient confiants. Il apprécia la quiétude retrouvée après cette matinée passée au centre-ville d'Avignon. Son client avait été enthousiasmé devant l'armoire provençale que Lazare avait consciencieusement restaurée. Très tôt, il avait su qu'il travaillerait le bois. Enfant déjà, il en caressait les veines amoureusement, laissant son odeur l'envahir. Aujourd'hui, à trente-neuf ans, il aimait toujours

autant ce qu'il faisait et se sentait presque heureux.

Tout au bout de la route, à gauche, les toits de Goudargues apparurent. Goudargues la belle, baptisée « la Venise gardoise » grâce au canal d'eau claire qui la traverse. Lazare en aimait la place bordée de hauts platanes où il faisait bon retrouver les amis. Pourtant son cœur était ailleurs, attaché à un rocher. Son C25 monta vers Cornillon. Après quelques virages, les vieux remparts, témoins d'une histoire tumultueuse, se dressèrent devant lui. Dans un vrombissement assourdissant, il atteignit le petit village médiéval. Lazare aurait pu faire le chemin les yeux fermés. Il connaissait chaque recoin, chaque pierre de ce lieu qui l'avait vu naître et grandir. Il se gara sur le parking du belvédère, puis s'approcha du bord des remparts et prit le temps

d'admirer la vue sur les damiers lumineux des vignes. À gauche, la silhouette du village de La Roque-sur-Cèze se fondait dans l'horizon, non loin de la chapelle Saint-Sauveur et du hameau de Saint-Gély. Au centre, au milieu des collines verdoyantes, les deux flèches conquérantes de l'église de Goudargues perçaient le ciel. Le bourg s'étendait entre bois et rivière, la Cèze le séparant de la Vérune. À droite, Lazare discernait à peine les hameaux de Frigoulet et d'Ussel, plus isolés dans leur écrin de verdure. En direction du mont Lozère, le petit village de Saint-André-de-Roquepertuis se dressait fièrement. Enfin, tout au fond à droite, on devinait le joli site de Montclus. Dans ce panorama apaisant, la Cèze serpentait dans sa vallée, offrant aux villages qui la bordaient son agréable fraîcheur. Lazare se sentait bien devant ce

paysage bucolique caressé par le soleil. Là, il oubliait tous ses problèmes d'artisan entrepreneur, toutes les petites tracasseries que la vie quotidienne impose.

Son estomac affamé le tira de sa contemplation. Il revint sur ses pas et s'engagea dans l'étroite rue qui menait à sa maison. La bâtisse rectangulaire, datant de 1848, étalait sa façade le long d'une des voies principales du village. Au fond de la cour intérieure se cachait le grand portail en bois de son atelier d'ébéniste. Alors qu'il s'apprêtait à mettre la clé dans la serrure, Lazare entendit des pas derrière lui, puis une petite voix l'interpella.

— Dis, tu les aimes, toi, les zauberzines ?

Ce zozotement adorable ! Il se retourna et fit face à la gamine qui se tenait plantée devant lui. Sept ans tout juste, deux couettes perchées au-dessus

des oreilles, un nez en trompette, un sourire auquel deux incisives supérieures manquaient et le regard le plus déterminé qu'il ait jamais vu.

— Bonjour, Pia ! Oui... Pourquoi ?

— Alors, viens chez nous. Maman, elle dit qu'il faut que ze les manze pour avoir un dessert... Ze voudrais bien que tu m'aides.

Avant que Lazare ait eu le temps de dire un mot, elle lui attrapa la main et l'entraîna vers la maison de l'autre côté de la rue. Il retint doucement la fillette et s'agenouilla près d'elle.

— Pia... Tu ne peux pas décider de m'inviter comme ça...

— Pourquoi ? Tu veux pas ?

— Ce n'est pas ça. Ta maman n'est pas au courant. Elle n'a sûrement pas prévu d'avoir un invité surprise...

— Tu rigoles ! Maman, elle te surveille tout le temps à la fenêtre de la cuisine et, quand elle te voit, elle fait un grand sourire comme moi quand ze vois un paquet de bonbons ! Ze crois qu'elle en pince pour toi.

Lazare sourit sans répondre. Il savait depuis longtemps que Séraphine Gibrat le trouvait à son goût. Elle s'était offerte à lui, lors d'une fête, et il avait été trop faible pour la repousser. Sous l'effet grisant de la soirée, il s'était laissé enivrer par ses yeux noirs, ses baisers et sa peau de miel. Lazare l'avait très vite regretté, voyant en Séraphine, avant tout, une amie chère et attentive qu'il ne voulait pas perdre. Il le lui avait expliqué dès le lendemain, puis ils n'avaient jamais reparlé de cet épisode, faisant comme si rien ne s'était passé.

La voix de Séraphine le tira de ses pensées.

— Tu crois qu'ils vont se manger tout seuls, tes légumes, petite chipie ?

La jeune femme, qui se tenait sur le pas de la porte, avait pris un ton faussement sévère. Sa fine taille serrée dans un tablier de cuisine lui donnait des allures de jeune fille alors qu'elle venait de fêter ses trente-deux ans. De ses cheveux bruns négligemment relevés en chignon s'échappaient de fines mèches qui retombaient sur ses épaules.

— Bonjour, Lazare ! Tu veux manger avec nous, on est encore à table... ?

— Ah, tu vois ! Ze te l'avais dit !

Il fronça les sourcils pour que l'enfant se taise et observa le grand sourire de son amie. Connaissant la bonne cuisine de Séraphine, il se laissa tenter.

— Pourquoi pas ?

La petite fille sauta de joie et l'attira vers la porte d'entrée. Après avoir fait la bise à la maîtresse de maison, il entra. L'intérieur reflétait le caractère de sa propriétaire. Des couleurs gaies avaient pris possession de chaque pièce. Dans la cuisine, le vieux buffet et la table avaient été repeints en bleu cyan, les chaises en vert anis. Sur la table de la cuisine, les assiettes jaune-orangé rayonnaient comme des soleils. Seul le lustre en fer semblait faire grise mine au milieu de cet arc-en-ciel. Lazare se retourna vers son amie qui lui emboîtait le pas et la taquina.

— Chaque fois que je rentre chez toi, j'ai mal aux yeux !

Pia réagit très vite, inquiète.

— T'as mal ?

Les deux adultes rirent, et lui expliquèrent que c'était une expression. À table, alors que la fillette se mit à bouder devant son assiette, Lazare se régala des aubergines frites accompagnées d'une sauce tomate au basilic. Séraphine s'amusait à le voir manger de si bon cœur.

— Tu fais plaisir à voir, au moins !

— Vouais... Ze sais pas comment tu fais...

Lazare lui fit un clin d'œil, et lorsque Séraphine se leva pour aller chercher le fromage dans le réfrigérateur, il se tourna vers Pia, piqua les quelques morceaux qu'elle avait laissés et les mangea. La petite arbora alors une mine victorieuse qui ne trompa guère sa maman.

— Vous faites une belle équipe de voyous, tous les deux.